

« des populations entières se sont ralliées à la France ».

Au petit matin (4 h.), nous encerclons la zone (durant la dernière opération nous étions 200 et des blindés) puis, au jour levant, les voltigeurs vont réveiller les gens. On les fait sortir et on parque tous les hommes dans l'endroit déterminé ; puis on fouille systématiquement toutes les habitations pour voir si elles contiennent des armes. Ensuite, on vérifie si les hommes ont bien une carte d'identité en règle et l'on repart, emmenant ceux qui n'en ont point ou ceux qui sont sur nos listes.

Jusque là, on peut dire que c'est fait de manière correcte, mais, par le fait que l'on met tous les gens dans le même sac, cela contribue à rejeter les hésitants de l'autre côté. Contrairement à ce que l'on nous a affirmé de nombreuses fois, nous n'avons jamais constaté que les Arabes étaient plus sensibles à la démonstration de force que d'autres hommes. Quelquefois ces opérations de contrôle et de fouille sont accompagnées de pillage (matériel et argent)... (24.000 francs que nous avons heureusement retrouvés chez les voleurs) ou encore de fusillades. Des hommes du 117<sup>e</sup> R.I. ont déchargé leur P.M. dans des mechtas habitées.

Je n'excuse point du tout les crimes des fellagahs, mais jusqu'à nouvel ordre, l'évangile m'a appris à aimer les plus deshérités. Nous prions beaucoup ici pour qu'enfin la paix, la justice et l'amour aient droit de cité sur cette terre ensanglantée d'Algérie.

A nos côtés, le climat moral des gars n'est pas très fort. Beaucoup sont mariés, quelques-uns pères de famille, et cet éloignement leur coûte beaucoup. (GN-1).

Le 7 août au soir, le Capitaine a mis le feu à un bois, sans doute pour y dénicher des rebelles. Un officier m'a dit, navré : « cela donnera du travail aux Eaux et Forêts ». Et les journaux ont titré : « des incendies allumés par des mains criminelles » (fellagahs — sous entendu) ; les forêts si précieuses ici ! (P-5).

Une note de service est arrivée chez nous, il y a quatre jours, venant du Commandant du bataillon, mais semble émaner de plus haut. En gros elle dit ceci : « Etant donné la recrudescence des actes terroristes de ces derniers temps, il faut imposer notre loi aux rebelles ». (GS-1). (1)

(1) *Après avoir détaillé la gradation des « mesures coercitives » à envisager en fonction du degré de gravité des « exactions rebelles », par exemple pour un coup de feu provenant d'une machta, évacuation ou destruction de celle-ci ; pour un guetteur sur un champ, destruction du champ ou interdiction d'y travailler ; pour un sabotage, destruction des toits des mechtas, sur un rayon de 1 km., etc., la note ajoutait en terminant : « Ces exemples ne sont pas limitatifs ; ils laissent libre cours à l'imagination, pourvu que les femmes et les enfants soient épargnés ». Bien que se prétendant « conforme aux ordres du commandement », cet appel à l'imagination donna lieu à de tels abus que peu après la note fut rapportée.*

Ce matin le député Schaaf et trois autres députés étaient de passage. J'ai parlé avec eux de la situation ici et de la « pacification » que nous menons, ceci devant deux colonels, deux ou trois commandants, le sous-préfet d'Aumale et l'administrateur de Tablat. J'ai pu aussi parler trois minutes avec M. Schaaf, sans la présence des officiels. Il a été très ébranlé par ce que je lui ai dit. Très franc aussi il m'a dit qu'il n'avait pas souvent l'occasion de discuter avec des soldats car les officiels le suivaient partout à la trace depuis son arrivée à Alger. Ce qu'il a appris m'a-t-il dit, lui sera très précieux. Tous les gars présents, une vingtaine, m'ont approuvé.

Je me suis rendu à Alger pendant six jours. J'y ai rencontré de nombreuses personnalités. J'ai aussi longuement discuté avec J.D. à Ben Akoum. Nous sommes profondément d'accord, lui et moi, et mes opinions n'ont fait que s'affermir avec tous ces contacts. Elles se résument dans cette parole du Père S. : « Nous ne sommes pas encore au fond de la merde. Quand nous y serons, nous remonterons ». Au point de vue de la construction de l'ordre que voulait instaurer la France, cela semble foutu. Côté chrétien, les contacts ne sont pas rompus ; il y a un grand effort d'ouverture de leur côté.

En rentrant à la Compagnie, j'ai trouvé du changement. La note de service est mise en application.

Le 29, la 3<sup>e</sup> Compagnie partait en corvée de bois avec 20 suspects et les abattait au col du Bécart, lieu de l'embuscade qui avait coûté 13 morts au 2/117 R.I. Ils étaient achevés de balles dans la tête et laissés sur place sans sépulture (P.F.I.). On a alerté la gendarmerie pour constater le décès des 20 « fuyards » qui avaient été abattus. Le commandant dit en conclusion : « Voilà vos camarades du 2/117 R.I. vengés. Ce sont ces Arabes qui ont tué vos camarades. D'ailleurs, si ce ne sont pas eux, ceux-là ont payé pour les autres ».

Nous avons informé qui de droit de ce qui se passait, car c'est en violation des lois humaines de justice élémentaire, et combien plus, de la justice de Dieu, que le commandant fait faire tout cela.

Cela ne ressemble guère à tout ce que l'on veut faire croire en France sur cette pacification. Rien d'étonnant à ce que les réactions des gens raziés soient que tout le monde se sauve, surtout quand ils savent qu'à Tablat on torture et qu'on exécute ; et ils le savent.

#### [ Opération de ralliement.

Puis nous avons entrepris une nouvelle opération chez les Arabes. Nous réunissons tous les hommes (ceux que nous trouvons, car, la dernière fois, tous les valides de 12 à 60 ans s'étaient sauvés et nous n'en avons trouvé que 4). Puis un interprète leur fait un discours

qui est à peu près ceci : « La France est votre amie ; elle a fait de grandes choses ici, mais il y a beaucoup à faire encore et nous le ferons avec vous, etc... La France défend la justice ». Vous voyez le tableau que cela peut donner quand un arabe s'approche et dit, « Tout cela est bien beau, mais on m'a torturé à Tablat ».

Malgré les troupes qui se trouvent en Algérie, la situation continue à se dégrader rapidement (P 6).

Les 3 et 4 septembre, nous sommes partis à deux Compagnies (200 hommes) dans le douar Mezranna, à l'ouest de Sériet, avec le capitaine C. et le sous-lieutenant R. A 6 h. du matin, une Compagnie abattait cinq arabes à 200 mètres de notre camp, après que le lieutenant commandant la Compagnie de chez nous ait refusé de faire exécuter le travail par notre Compagnie. Puis les mêmes ont tiré à vue sur tous les gens qui s'enfuyaient à notre arrivée. Un gosse eut la cuisse traversée par une balle F. M. Nous avons ramassé tous les mâles (49) qui furent emmenés à Tablat. Nous avons vu la 3<sup>e</sup> Compagnie mettre le feu à cinq mechtas appartenant à des chefs de fractions qui ne s'étaient pas rendus à la convocation de l'administrateur de Tablat. Nous avons vu la même Compagnie mettre le feu aux forêts... Les femmes et les gosses se lamentaient en voyant notre colonne (ADI).

Une unité de notre bataillon s'est fait accrocher dimanche matin, à une heure de marche de Sériet, par une grosse bande de maquisards (100). Chez nous, il y avait 80 hommes conduisant 36 mulets qui transportaient le ravitaillement et les munitions du bataillon, lequel opérait dans les environs depuis la veille.

C'est un miracle s'il n'y eu plus de deux morts et quatre blessés légers, car l'embuscade était bien montée.

Le bataillon est revenu à Sériet où l'attendait le commandant qui nous a alors harangués (P 7). Voici l'esprit de son discours : « Nous avons eu deux morts, le 2/117 R.I. en a eu treize, il nous faut les venger. Messieurs, vous êtes des Alsaciens-Lorrains, la crème de la France ; il n'est pas question ici d'être catholiques, protestants ou juifs, ou même d'avoir une idéologie pour refuser un ordre. Moi je défends mon pays la France, car, si nous perdons l'Algérie, nous perdons l'Afrique, et la France est perdue. Aussi je demande 150 volontaires qui aient des « couilles au cul » pour repartir en opération après demain et qui obéissent à nos ordres sans discuter, car, seules comptent la force physique et l'obéissance aux ordres dont je suis le seul responsable ».

« Carte blanche », réclame un gars.

« Carte blanche, il a réclamé carte blanche, il faut la leur donner », s'exclame le Capitaine. — « Oui, ils auront carte blanche, répond le Commandant. Voyons, combien y a-t-il de volontaires ? (ADI). J'en veux 150, pas un de plus ! »

Il y eut 3 volontaires sur 300 que nous étions. L'opération fut décommandée après que l'on eut envisagé de nommer des volontaires d'office. J'étais heureux de constater qu'après l'embuscade où ils étaient tombés, les gars de ma Compagnie avaient réagi sagement (P 7).

Nous nous entendions bien dans notre Compagnie. Nous avions formé une vraie communauté où nous mettions presque tout ce que nous recevions en commun. J'ai regretté de les quitter hier, car on m'a muté à la 4<sup>e</sup> Compagnie en pleine montagne.

Je laisse dans cette Compagnie une communauté humaine et une communauté de chrétiens ; je veillerai à ce qu'elle continue... (P 6).

Tu devines les motifs de cette mutation...

Au mihoub, tout est à reprendre, car la mentalité est bien mauvaise. Malgré le travail qu'on peut faire, je me demande si nous ne devenons pas complices des atrocités qui se commettent, car nous participons aux opérations.

Nous ramassons des arabes qui seront peut-être abattus sans jugement. Que faire ? Je prie le Seigneur qu'il nous pardonne toutes nos fautes. Nous témoignons sans cesse de sa parole, mais je me souviens d'une parole : « L'Eglise ne construit que dans la Paix ».

Pour l'instant, je me sens très seul, car très peu de gars sont ouverts aux problèmes de l'Algérie, et aucun de nos officiers de la 4<sup>e</sup> Compagnie. C'est pénible, vous savez, que de se sentir impuissant à empêcher la mort d'un homme, et plusieurs fois je l'ai ressenti profondément.

Une chose m'inquiète aussi beaucoup : ce sont les jeunes appelés. Pour nous autres, rappelés, nous faisons encore poids par notre plus grande maturité ; mais eux, sont impulsifs, acceptent sans broncher les propagandes et sont sujets aux entraînements irréfléchis. Qu'est-ce que cela sera quand nous serons partis et que nos officiers auront la haute main sur eux ? (ADI).

Les 22, 23, 24 septembre, nous avons fait un ratissage monstre à 10 km. au sud de Palestro pour retrouver la bande qui avait tué 17 gars au 6<sup>e</sup> R.I. le 21 septembre. Nous étions 7 bataillons (3.000 hommes). C'est l'opération la plus difficile que j'aie jamais faite (GN 2), escaladant des pitons, redescendant dans les oueds, par un soleil de plomb. En deux jours j'ai bu 10 litres d'eau et j'ai vu des gars boire dans des flaques boueuses (GN 2). Nous avons trouvé quelques comparses, mais l'état-major rebelle a filé entre nos mains (MP 1). Il fallait que la bande des 150 rebelles se sente vraiment traquée pour qu'il ne nous arrive rien, car nous étions tellement épuisés que nous ne pouvions regarder que nos pieds. Le dimanche soir, nous avons traversé le village de Taalba en flammes. Le 6<sup>e</sup> R.I. y avait mis le feu, car il y avait trouvé des chemises kaki. Le lundi